

MICHEL DE JAEGERE

«Le Figaro Histoire» consacre son nouveau numéro, en kiosque le 30 novembre, à «Napoléon. L'histoire et la légende. De la campagne d'Italie au film de Ridley Scott». Son directeur souligne la persistance du mythe entourant l'Empereur. Par-delà les guerres perdues et l'exil à Sainte-Hélène, ce que nous admirons chez le Premier consul, c'est le panache, l'héroïsme et la gloire militaire de celui qui s'inscrit dans les pas de César et d'Alexandre, analyse-t-il. Son œuvre réformatrice, tant juridique qu'administrative, a marqué durablement la France mais, conclut Michel De Jaeghere, si un sentiment de fierté demeure à l'évocation de Napoléon, c'est parce que son époque a su faire la part belle au rêve et à la grandeur de la France.



Lire aussi PAGE 48

«Napoléon, le deuil éclatant de la gloire»

À quoi rime la gloire ? Celle que l'on conquiert pour la défense de sa terre nourrit légitimement la gratitude, la piété filiale de ceux qui savent qu'ils doivent au courage et à l'abnégation de leurs pères l'indépendance et la liberté de leur patrie. Elle contorne ce que Simone Weil a justement nommé le «patriotisme de compassion» : l'amour d'un pays menacé, d'un héritage fragile, auxquels il a fallu consentir les plus hauts sacrifices pour qu'ils leur soient transmis. «Passant, va dire à Sparte que nous sommes tombés ici pour obéir à ses lois» ; «Ils ne passeront pas!».

Mais à quoi tient le prestige qui nimbait irrésistiblement, quand elles sont éclatantes, les plus inutiles victoires ? La maîtrise d'un art de la guerre porté à un degré d'incandescence qui en fait un envoi spectaculaire ? Le panache mis au service, parfois, d'injustifiables entreprises d'expansion ? «Le 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans Milan à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de Lodi, et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles César et Alexandre avaient un successeur», écrit superbement Stendhal aux premières lignes de sa *Chartreuse de Parme*. Et quel lecteur français peut lire ce sublime incipit sans ressentir une fierté inexplicable ?

Il n'est pourtant rien resté de concret des «miracles de bravoure et de génie» dont la campagne de Bonaparte avait, alors, été le théâtre. Informés par un courrier de l'armée d'Italie qui présentait son chef volant comme l'éclair de victoire en victoire (et sa rapidité avait, de fait, tiré le plus formidable parti de la lenteur des manœuvres austro-piemontaises), quand il ne franchissait pas les ponts, le drapeau à la main, sous le déluge de la mitraille, les Français avaient salué avec enthousiasme les exploits inouïs du jeune général, convaincus qu'il avait dans un même élan abaissé pour toujours la maison d'Autriche, armée (et en échange de Venise) la Belgique à la France et réorganisé l'Italie sous influence française : œuvres immenses à quoi n'avait pas suffi l'effort de plusieurs générations de nos rois.

Or, la paix de Campo-Formio n'avait débouché, après quelques mois, que sur la reprise d'une guerre générale ; l'unité de l'Italie prendrait encore plus d'un demi-siècle, et les armées autrichiennes entreraient, moins de vingt ans plus tard, par deux fois en vainqueur dans Paris.

L'histoire de l'épopée napoléonienne serait, après l'absurde et désastreux expédition d'Égypte, et en dépit de la trêve instaurée, durant treize mois, par la paix d'Amiens (1802-1803), celle d'une interminable guerre contre l'Angleterre, intraitable dans sa contestation des conquêtes de la Révolution, son refus de laisser à la France la possession du port d'Anvers et la rive gauche du Rhin. Maîtresse incontestée des mers après Trafalgar et rendue par-là capable de défendre de toute invasion son propre territoire, en même temps que d'organiser, là où elle le voudrait, des débarquements (en Calabre comme au Portugal) tandis que son or («la cavalerie de saint Georges») financerait la renaissance d'incessantes coalitions contre la France, celle-ci avait contraint Napoléon à une épuisante fuite en avant dans la poursuite d'un projet fou : maîtriser tout le continent

européen pour en isoler sa rivale, asphyxier son économie et l'amener enfin à composition. En brisant l'alliance de l'Autriche et de la Prusse à Austerlitz et en écrasant la Prusse à Jéna avant de proclamer le blocus continental ; en affrontant le tsar à Eylau ou en cherchant son appui à Tilsit ; en épousant une archiduchesse autrichienne comme en distribuant les trônes et les couronnes aux membres de sa parentèle ou en dilatant les frontières d'une France de cent trente départements jusqu'au Tibre ; en envahissant l'Espagne et le Portugal ou en marchant jusqu'à Moscou. Entrepreneuse titanique, où se manifesta la *furia francese*, la supériorité donnée à notre

Nous lui pardonnons jusqu'à l'inqualifiable équipée des Cent-Jours, qui ralluma la guerre en Europe, et compromit la paix avantagieuse que Talleyrand avait su obtenir du congrès de Vienne, parce qu'elle lui offrit une fin à sa mesure

paris par la démographie florissante que lui avait léguée le dernier siècle de l'Ancien Régime, et où se révéla, plus d'une fois, toute l'ampleur de son propre génie, mais au terme de laquelle, épuisée et vaincue, la France dut pourtant finir par rendre les armes : accepter une paix humiliante qui la laissa, après l'ultime aventure des Cent-Jours, dans des frontières ramenées à celles du royaume de Louis XVI, condamnée à de lourdes indemnités de guerre, la moitié de son territoire occupé, pour trois ans, par des armées ennemies.

N'importe. Nous ne voulons voir que la beauté du geste : ce moment unique où Paris fut véritablement le centre du monde, où la France eut avoir imposé à tout le continent son hégémonie au terme de la plus exaltante des aventures militaires. Nous ne tenons pas rigueur à Napoléon d'un échec auquel il sut donner des couleurs héroïques : la retraite de Russie nous apparaît, par son ampleur, la force dramatique du retournement de situation, l'étendue des malheurs subis sous un horizon d'une blancheur infinie, comme un épisode tout aussi épique que la victoire d'Austerlitz. La campagne de France, menée aux portes de Paris, lui donna l'occasion de manifester une dernière fois toute la profondeur de son étincelant talent militaire, d'accomplir, le dos au mur, des prodiges qui nous paraissent renouer avec les audaces de sa première campagne d'Italie. Nous lui pardonnons jusqu'à l'inqualifiable équipée des Cent-Jours, qui ralluma la guerre en Europe, et compromit la paix avantagieuse que Talleyrand avait su obtenir du congrès de Vienne (elle garantissait à la France ses conquêtes de 1791 sans lui imposer ni indemnité ni occupation de son territoire), parce qu'elle lui offrit une fin à sa mesure : non la consécration d'opérette qu'on lui avait consentie en 1814 sur l'île d'Elbe, mais un exil prométhéen d'Aigle captif sur un rocher perdu dans l'Atlantique.

La supériorité du personnage, la trace lumineuse qu'il a laissée dans notre histoire sont telles qu'elles ont fasciné quelques-uns de ses adversaires les plus résolus : au terme de *Mémoires* dans les pages desquels il s'était ingénié à mettre en scène erreurs et petitesse, Chateaubriand avait certes maintenu ses critiques sur les «misérables résultats» de ses «actions prodigieuses». Il n'en avait pas moins reconnu que «Bonaparte était un poète en action, un génie immense dans la guerre, un esprit infatigable, habile et sensé dans l'administration, un législateur laborieux et raisonnable. C'est pourquoi il a tant de prise sur l'imagination des peuples». Adversaire opiniâtre du personnage et critique intraitable de ses choix politiques,

Maurras le confesse, de même, avec une équité remarquable : «Il y a l'homme, écrit-il. On ne cite pas de créature plus émouvante. L'admiration ne tarit pas. Mémoire immense, génie de l'organisation, flamme de rêve, psychologie aiguë, puissance de travail, élendue et ressort de la volonté, le sujet est indépassable et, l'épuiserait-on, il resterait le charme : le romantisme charme d'une carrière unique par l'abrupte sauvagerie du point de départ, le vertige de l'apogée, l'éloignement du point de chute. Combinée au prestige d'une royauté militaire et civile, l'humanité chaude et vibrante, la familiarité, les passions, la flamme, la fumée de l'âpre démon ! On en raisonnerait indéfiniment.» (Napoléon avec la France ou contre la France ?).

Soucieux de préserver ce moment de grandeur française d'un examen critique qui en ferait par trop ressortir l'éphémère, les thuriféraires

de Napoléon insistent aujourd'hui sur son œuvre intérieure, son rôle de pacificateur après les années d'anarchie. On célèbre à juste titre la réorganisation de l'État au terme du chaos révolutionnaire. Il ne reste certes rien des institutions complexes du Consulat, mises en place à la diable, au lendemain d'un aventureux coup d'État, avec la distribution du pouvoir législatif entre le Sénat conservateur (chargé de nommer les législateurs, les plus hauts magistrats, et de conserver la Constitution : il l'avait fait avec une souplesse qui avait permis rien de moins que l'attribution de la couronne de Charlemagne au chef de l'exécutif), un «Tribunal» manchot, dont les membres devaient discuter les lois sans disposer du droit de vote, et que le premier consul épura dès 1802, quand il eut le malheur de manifester son opposition au code civil (l'Empereur le supprima purement et simplement cinq ans plus tard), un corps législatif muet, qui devait voter les textes qui lui étaient soumis dans un silence de cathédrale ; un pouvoir exécutif réparti en principe entre trois consuls, dont deux avaient été d'emblée contraints à se cantonner

Ainsi va l'inconscient des peuples : nous ne vénérons l'œuvre de Napoléon que parce qu'elle fit sa part au rêve, en faisant miroiter devant nous une grandeur qui fut fracassée par l'histoire et dont nous ne voudrions pas payer nous-mêmes le prix en lui sacrifiant nos libertés non plus que la tranquillité publique

à un rôle décoratif, tandis que le premier s'était vu reconnaître aussi bien l'initiative des lois que la nomination de tout le personnel administratif, judiciaire, militaire, la direction suprême de la paix et de la guerre, le droit de régner, par la censure de l'édition et de la presse, sur la formation de l'opinion.

Et que dire de l'instauration de l'Empire, avec ses fastes de carton-pâte, sa cour de parvenus, où soldats de fortune, acheteurs de biens nationaux et anciens conventionnels régicides avaient singé sans gêne sous les croix, les cordons et les chapeaux à plumes, les mœurs de cet Ancien Régime qu'ils s'étaient eux-mêmes réjouis, dix ans plus tôt, d'avoir abattu ?

Reste que Napoléon mit en place les préfets, la Banque de France, promulgua le code civil et que c'est par là qu'il marqua la France d'une empreinte dont Georges Pompidou pourrait souligner, en 1969, à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, qu'elle était encore «ineffaçée».

Sans doute serait-il juste de préciser qu'œuvre de spécialistes du droit romain et des coutumes d'Ancien Régime (Préameneu, Tronchet, Malleville, Portalis), le code civil fut, pour l'essentiel, la reprise des codifications des lois engagées sous la monarchie (de Barthélémy de Chassemeuz au début du XVIIIe siècle à Jean Domat au XVIIIe siècle et Robert Joseph Pothier sous Louis XV), révisées par l'individualisme des Lumières et transfigurées par un souci d'uniformisation du droit et des institutions auquel la centralisation jacobine avait pavé la route. Que la Banque de France fut inspirée par l'exemple de celle d'Angleterre. Et que les intendants de Louis XIV avaient, dans leurs ressorts, à peu près les pouvoirs qui furent ceux des préfets. Il n'en est pas moins indiscutable que, devenu premier consul, Bonaparte procéda à une salutaire reprise en main de l'État, et qu'il y réussit d'autant mieux que les anciens opposants aux réformes (parlements d'Ancien Régime et aristocrates arc-boutés sur leurs privilèges) avaient été emportés dans la tourmente révolutionnaire, et que le souvenir de la Terreur et de la banqueroute fit tenir pour providentiel le retour à l'ordre dont il s'était fait l'initiateur, accepter sans broncher les procédés d'une dictature peu soucieuse des libertés individuelles dont on venait de procéder, à grands sons de trompes, le principe.

On pourrait s'étonner que l'on s'émerveille des prodiges (réels) de son efficacité politique en glissant sur le fait qu'elle s'appuya sur des méthodes dont nous ne voudrions à aucun prix. Mais le paradoxe est en réalité ailleurs. Il tient à ce que rien de tout cela ne serait porté aux nues si cette œuvre réformatrice avait été pacifiquement menée à bien par un gouvernement civil (un François Guizot ou un Adolphe Thiers) dans la grisaille d'une paix tranquille. Ce n'est pas la réforme du Conseil d'État qui a valu à Napoléon de trouver place dans *La Légende des siècles* et dans *La Comédie humaine*, ni la création du franc germinal qui a inspiré à Beethoven sa *Symphonie héroïque*, mais bien plutôt, toujours, le spectacle de ses batailles, avec leurs exemples de dévouement, de force et de courage, d'esprit de sacrifice. Barres avait réuni, en 1884, à Paris ses cinq Lorrains «déracinés» autour de son

tombeau aux Invalides. Non pour y célébrer le Concordat ou le code civil, mais pour «saluer l'Empereur qui s'achemine le long des siècles» trouver en lui, à l'aube de leur vie, un exemple d'audace

et de volonté, un «excitateur de l'âme», un «professeur d'énergie». Ce fut la faillite des idéologies, les crimes du XXe siècle nous ont prouvés contre ce romantisme. Nous avons appris que l'admiration que suscite la force ne vaut que dans la justice. Nous en avons perdu, jusqu'à l'excès, le goût de l'aventure avec celui du risque. Nous en avons gardé pourtant la sourde nostalgie : la fierté un peu vague, un peu puérile d'avoir été, à un moment de l'histoire, les plus forts. Ainsi va l'inconscient des peuples : nous ne vénérons l'œuvre de Napoléon que parce qu'elle fit sa part au rêve, en faisant miroiter devant nous une grandeur qui fut fracassée par l'histoire et dont nous ne voudrions pas payer nous-mêmes le prix en lui sacrifiant nos libertés non plus que la tranquillité publique. Nous nous rassurons au spectacle de ce que nous avons conservé de son héritage parce qu'il fait passer sous nos yeux un songe d'autant plus fascinant que nous savons qu'il nous est, pour toujours, inaccessible.



CATALOGUE

FORMATIONS 2024

Créateur de compétences digitales



UX E-commerce Data Réseaux sociaux RSE

Management SEO Marketing digital Web3

CE CATALOGUE EST TÉLÉCHARGEABLE SUR LE SITE : FORMATION.CCMBENCHMARK.COM/CATALOGUE